""

Encyclopédie : *Question sur*

Les erreurs passent, il n'y a que le vrai qui reste (Diderot)

Les plantes magiques, de l'Antiquité jusqu'aux biotechnologies : quelles sont-elles ?

Fiche *QUESTIONS SUR…* n° 01.02.Q70 | **octobre 2026**

Alain BONJEAN, membre de l'Académie d'Agriculture de France

Mots clés : plantes de l'amour, magie blanche, magie noire, plantes hypocrites

Un des plus anciens ouvrages du fonds documentaire de l'Académie d'agriculture de France traite de "plantes magiques".

En ce début du XXI^e^ siècle, il paraît opportun de leur dédier un nouvel éclairage. En effet, si dans l'Antiquité, les Égyptiens, les Grecs, les Celtes et d'autres civilisations attribuaient aux végétaux des vertus surnaturelles capables de protéger, séduire ou tuer, les "plantes magiques" ne relèvent plus seulement de l'histoire ou de folklore : les progrès de la chimie et de la pharmacologie, dans le contexte de l'industrialisation, ont montré qu'elles contiennent des principes actifs puissants (alcaloïdes, terpènes, composés psychoactifs, etc.) capables de produire des effets bien réels. Par ailleurs, on observe que nombre de nos contemporains demeurent fascinés par les pouvoirs des végétaux, au point que des filières agricoles spécifiques se structurent autour de certaines de ces plantes.

Historiquement, une *plante magique* désigne un végétal auquel une tradition populaire attribue des pouvoirs surnaturels, directs ou indirects (par exemple, via l'ingestion d'un breuvage ou l'inhalation d'une fumée). Elle peut être mobilisée dans des pratiques de magie, de sorcellerie, ou dans des rituels religieux ou profanes visant à susciter l'amour, attirer la chance, favoriser la divination ou provoquer la guérison. L'étymologie du terme *magique* remonte à l'ancien perse *magush*, qui désignait les prêtres de la caste zoroastrienne, réputés pour leur maîtrise des herbes, des rituels et de l'interprétation des visions et des signes. Le mot est emprunté par les Grecs au V^e^ siècle avant notre ère sous la forme *magos*, pour désigner ces prêtres, comme le rapporte Hérodote dans le livre I des *Histoires*. Le mot français *magique* dérive du latin *magicus*, lui-même issu de ce terme grec, via l'ancien français *art magike*, qui renvoie aux domaines de l'inexplicable et des pratiques occultes.

Traditionnellement, se distinguent quatre grandes catégories de plantes magiques :

- celles qui sont associées à l'amour,
- celles qui sont associées à la magie blanche,
- celles qui sont associées à la magie noire,
- et les plantes dites hypocrites, terme volontairement ambigu sur lequel nous reviendrons.

Plantes liées à l'amour

Depuis l'Antiquité, certaines plantes accompagnent les rites de la séduction, de l'amour et de la reproduction. Chaque civilisation leur attribuait des vertus particulières, inspirées de son environnement, de ses croyances et de ses mythes. Sauvages ou cultivées, ces plantes s'enracinent dans les traditions locales et se rattachent aux divinités de l'amour.

Dans les traditions grecques et méditerranéennes, la rose (*Rosa* spp.) liée à Aphrodite (ou Vénus chez les Romains), symbolisait l'amour universel ; elle entrait dans la composition de philtres et d'amulettes, dont les parfums modernes prolongent, en quelque sorte, la magie. Le blé (*Triticum* spp.), le grenadier (*Punica granatum*), la myrte (*Myrtus communis*) ou le coquelicot (*Papaver rhoeas*) évoquaient Perséphone, déesse

Reproduction autorisée sous réserve d'en citer la provenance

des cycles de la végétation et du monde souterrain, tandis que le lys blanc (*Lilium candidum*) incarnait la pureté et la féminité.

Chez les Celtes et les Romains, la verveine (*Verbena officinalis*) – herbe sacrée des druides gaulois et des prêtres romains – figurait dans les philtres destinés à stimuler la sensualité et la fidélité amoureuse.

Au Moyen Âge, le basilic (*Ocimum basilicum*), introduit d'Orient, passait pour garantir un amour sincère, tandis que la lavande (*Lavandula angustifolia),* souvent mêlée à la rose (*Rosa* spp.) ou à la violette (*Viola odorata*), attirait la douceur des sentiments.

Deux plantes de l'amour : la verveine officinale et le ginseng chinois

Chez les Slaves, une petite orchidée surnommée *racine d'amour* – la platanthère à deux feuilles (*Platanthera bifolia*), au parfum nocturne intense – entrait dans la composition de charmes sensés attirer passion et désir ; les jeunes femmes en préparaient une décoction qu'elles s'appliquaient sur la poitrine pour séduire leur bien-aimé.

En Chine, sous l'influence du taoïsme (équilibre vital) et du confucianisme (harmonie sociale), la conception de l'amour se voulait moins ardente que durable. Les plantes y célébraient avant tout la longévité du lien et l'harmonie du yin et du yang.

-La pivoine arbustive (*Paeonia suffruticosa, mudan*), reine des fleurs depuis la dynastie Han (206 avant notre ère à 220 de notre ère), exprimait l'amour prospère et la loyauté. Le jasmin (*Jasminum sambac*, *mòlìhuā*), à la fragrance envoûtante, incarnait un amour pur et pérenne, souvent offert comme gage d'attachement indéfectible.

- Le lotus (*Nelumbo nucifera, lián*), figure majeure de pureté et d'union dans le Shijing et la poésie classique, exprimait conjonction du désir et de la vertu : émergeant de la boue sans se souiller, il devenait la métaphore d'un amour incorruptible.

- Le ginseng (*Panax ginseng, ren shen*) était associé au renforcement de l'énergie vitale du couple.

- L'acacia confus (*Acacia confusa, xiāngsīshù*), poétiquement nommé *arbre des amours languissantes*, évoquait la profondeur des sentiments, parfois teintés de nostalgie et de séparation.

Plantes de la magie blanche

La magie blanche se définit traditionnellement comme l'ensemble des pratiques ésotériques bienveillantes cherchant à mobiliser les forces positives de la nature, pour guérir, protéger, harmoniser ou attirer le bien ; elle s'oppose ainsi à la magie noire, réputée destructrice. Ses rituels reposent sur des gestes de purification, de protection ou de guérison, et font souvent appel aux plantes choisies pour leurs vertus bénéfiques, à la fois spirituelles et médicinales.

En Europe, les plantes associées à la magie blanche étaient nombreuses et cultivées dans les *jardins de simples* des monastères, où étaient soignés autant le corps que l'âme. Leur renommée s'est transmise par les écrits d'auteurs mystiques et savants, tels Hildegarde de Bingen (1098-1179) ou Bernard de Clairvaux (1090-1153), qui décrivirent leurs propriétés thérapeutiques.

- La valériane (*Valeriana officinalis*) apaisait les esprits, favorisait un sommeil paisible et contribuait à instaurer une atmosphère protectrice.

- L'angélique des bois (*Angelica sylvestris*) était considérée comme un porte-bonheur spirituel, censé éloigner le mal et renforcer la bénédiction divine.

- Son apparentée, la grande angélique (*Angelica archangelica*), originaire de Norvège et surnommée *racine des anges*, était utilisée contre les empoisonnements, la toux et les fièvres, sous forme de cataplasmes ou d'infusions.

- Le millepertuis (*Hypericum perforatum*), appelé *chasse-diable* au Moyen Âge, protégeait les foyers contre les esprits malveillants tout en soignant les plaies et les troubles menstruels ou urinaires.

Reproduction autorisée sous réserve d'en citer la provenance

Dans les traditions syncrétiques d'Amérique latine, certaines plantes occupaient un rôle sacré comparable.

- En Amazonie, le bois d'une Bignoniacée, le lapacho (*Handroanthus impetiginosus*), était perçu comme protecteur et vivifiant : il entrait dans la préparation d'infusions rituelles destinées à renforcer la résistance physique et spirituelle.
- Les fruits du cacaoyer (*Theobroma cacao*) permettaient de préparer une boisson sacrée scellant des alliances, honorant les esprits, et symbolisant la paix et la fertilité.
- Dans les Andes, les feuilles de coca (*Erythroxylum coca*) constituaient des offrandes à la Pacha-Mama (Terre-Mère), afin d'obtenir protection, santé et abondance.
- La damiane (*Turnera diffusa*), chamanique d'usage rituel, était brûlée ou infusée pour purifier l'espace, chasser les énergies lourdes et encourager le courage et la clarté d'esprit, toujours dans une perspective de guérison, jamais de maléfice.

L'angélique des bois, et la jusquiame noire, plantes respectivement de magie blanche et de magie noire

Plantes de la magie noire

À l'opposé de la magie blanche, les plantes de magie noire incarnaient la peur, la domination et la transgression. Elles intervenaient dans des rituels occultes censés nuire, manipuler ou invoquer des forces obscures, et leur réputation redoutable venait autant de leurs effets toxiques que du pouvoir symbolique attribué à leur usage.

Chez les Grecs, plusieurs espèces toxiques étaient associées aux philtres d'envoûtement ou de malédiction.

- La mandragore (*Mandragora officinarum*), dont la racine évoque une forme humaine, était réputée exhaler un cri mortel à l'arrachage ; ses alcaloïdes entraient dans des breuvages magiques mêlant désir et mort.
- L'hellébore noir (*Helleborus niger*), jadis employé pour chasser la folie, devint symbole de malédiction.
- La ciguë (*Conium maculatum*), tristement célèbre pour avoir servi à l'exécution de Socrate (470-399 avant notre ère), figurait dans les empoisonnements rituels ou les invocations aux divinités infernales, comme Hadès, Perséphone ou Hécate.

Chez les Gaulois, l'aconit tue-loup (*Aconitum napellus*) était diabolisé et servait à empoisonner les ennemis.

Les Romains, héritiers des pratiques grecques, connaissaient aussi la jusquiame noire (*Hyoscyamus niger*) et la belladone (*Atropa belladonna*), plantes associées aux sortilèges et aux onguents interdits par la *Lex Cornelia* qui réprimait les *venefici* qui empoisonnaient par magie noire. Ces végétaux – riches en toxines puissantes (atropine, hyoscyamine, aconitine, etc.) – provoquaient convulsions, délires ou hallucinations, signes interprétés comme des signes de possession démoniaque ou de punition divine.

En Afrique subsaharienne, des plantes aux effets similaires accompagnaient les pratiques rituelles de sorcellerie.

- Les graines de ricin (*Ricinus communis*), puissants symboles de malédiction, entraient dans des rites attestés au Sénégal, au Nigéria ou en République démocratique du Congo, destinés à nuire à des ennemis ou à éliminer des rivaux.
- Des euphorbes *(Euphorbia* spp.), dont le latex irritant servait à fabriquer des philtres nocifs au Bénin ou au Togo, figuraient parmi les instruments rituels de certains marabouts et féticheurs.
- Le datura (*Datura stramonium, D. inoxia*), plante hallucinogène redoutée et très répandue en Afrique de l'Ouest, était utilisé pour provoquer visions et confusion mentale, renforçant la réputation de puissance de ceux qui en maîtrisaient les effets.

Ces plantes réputées *sombres* rappellent que la magie noire, au-delà de sa dimension mythique, reflétait souvent la peur collective du désordre et du pouvoir occulte – l'envers des forces de guérison et de lumière.

Reproduction autorisée sous réserve d'en citer la provenance

Plantes dites hypocrites

Certaines plantes ont toujours intrigué l'humain par leur double nature : bénéfiques à faible dose, dangereuses voire mortelles lorsqu'elles étaient mal utilisées. Ces végétaux, à la fois protecteurs et menaçants, furent qualifiés de plantes hypocrites. Leur ambivalence les plaçait au cœur des pratiques magiques anciennes : en magie blanche, elles étaient employées pour guérir ou préparer des philtres d'amour ; en magie noire, pour lancer des malédictions ou composer des poisons. Les guérisseurs et les sorciers y voyaient des outils puissants, transformés selon les rituels en potions, onguents ou fumigations.

En Europe, la grande chélidoine (*Chelidonium majus*), à la sève orangée réputée purifiante mais vénéneuse, ou la digitale pourpre (*Digitalis purpurea*) dont le pouvoir cardiotonique à petite dose devient létal lors de fortes prises, étaient souvent classées ainsi en raison de leur ambiguïté. Au Moyen Âge, la méconnaissance botanique et les superstitions amplifiaient ces croyances : l'Église s'en servit parfois pour justifier ses chasses aux guérisseuses, qualifiées de sorcières. D'autres cultures ont reconnu et accompagné cette dualité sans la diaboliser.

Deux plantes hypocrites : la grande chélidoine et la digitale pourpre

En Australie, les ethnies aborigènes manipulaient des plantes aussi sacrées que redoutables. Certaines espèces locales de tabac (*Nicotiana spp.*) étaient préparées sous forme de pituri (pâte mâchée lors de cérémonies), tandis que d'autres plantes (*Duboisia hopwoodii, Dendrocnide spp., Dianella tasmanica*) étaient utilisées dans des rituels spécifiques de communication de savoirs. La prudence entourant leur usage, la transmission orale des savoirs sur les doses et les préparations, ainsi que le secret jalousement gardé par les gardiens de la connaissance, perpétuaient une conscience aiguë du lien entre remède et poison au sein de ces communautés.

Ce qu'il faut retenir :

Une plante magique est un végétal auquel les traditions attribuent des pouvoirs surnaturels, liés à l'amour, à la guérison, à la protection ou aux maléfices.

On distingue quatre grandes catégories de plantes magiques : plantes d'amour (pureté, séduction, fertilité), de magie blanche (protection et guérison), de magie noire (peur, maléfice, toxicité) et plantes "hypocrites" à double nature (bienveillante ou malveillante selon les rites et les doses). Ce sont là des constructions culturelles, qui sont objets de croyances, de soins, de rituels et de craintes, dont le sens varie selon les cultures et les usages.

Cette fiche est prolongée par la fiche *01.02.Q70 Les plantes magiques : actualités et prospectives*.

Pour en savoir plus

- Michèle BILIMOFF : *Enquête sur les plantes magiques*, Éditions Ouest-France, 2003.
- Scott CUNNINGHAM : *Cunningham's Encyclopedia of Magical Herbs*, St. Paul, Llewellyn Publications, 1985 (rééd. 2012)
- Guy DUCOURTHIAL : *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Paris, Belin, 2003
- Émile GILBERT : *Les Plantes magiques et la sorcellerie*, éd. originale 1899, rééd. Gutenberg Reprints, 2020
- Paul SÉDIR : *Les Plantes magiques : botanique occulte*, rééd. La Table d'Émeraude, 2021

Reproduction autorisée sous réserve d'en citer la provenance